

Une Lanterne

n° 110



1° lecture du livre de la Genèse (22, 1...18) En ces jours-là, Dieu mit Abraham à l'épreuve. Il lui dit : « Abraham ! » Celui-ci répondit : « Me voici ! » Dieu dit : « Prends ton fils, ton unique, celui que tu aimes, Isaac, va au pays de Moriah, et là tu l'offriras en holocauste sur la montagne que je t'indiquerai. » Ils arrivèrent à l'endroit que Dieu avait indiqué. Abraham y bâtit l'autel et disposa le bois ; puis il lia son fils Isaac et le mit sur l'autel, par-dessus le bois. Abraham étendit la main et saisit le couteau pour immoler son fils. Mais l'ange du Seigneur l'appela du haut du ciel et dit : « Abraham ! Abraham ! » Il répondit : « Me voici ! » L'ange lui dit : « Ne porte pas la main sur le garçon ! Ne lui fais aucun mal ! Je sais maintenant que tu crains Dieu : tu ne m'as pas refusé ton fils, ton unique. » Abraham leva les yeux et vit un bœuf retenu par les cornes dans un buisson. Il alla prendre le bœuf et l'offrit en holocauste à la place de son fils. Du ciel, l'ange du Seigneur appela une seconde fois Abraham. Il déclara : « Je le jure par moi-même, oracle du Seigneur : parce que tu as fait cela, parce que tu ne m'as pas refusé ton fils, ton unique, je te comblerai de bénédictions, je rendrai ta descendance aussi nombreuse que les étoiles du ciel et que le sable au bord de la mer, et ta descendance occupera les places fortes de ses ennemis. Puisque tu as écouté ma voix, toutes les nations de la terre s'adresseront l'une à l'autre la bénédiction par le nom de ta descendance. »

Cette lecture est difficile à recevoir, surtout suite à l'interprétation traditionnelle qu'on lui a donnée : *le sacrifice d' Abraham*. Pour comprendre le sens de cette *épreuve*, il faut la situer dans son contexte, écrit Albert de Pury (exégète et bibliste). Or celui-ci est formé par un bloc de quatre récits qui constituent les § 20 à 22 du livre de la Genèse. La question est de savoir si Abraham est un héros ou un faible ; dit autrement : est-il un homme de confiance ?

En effet, en Gn 20, 1-18, on voit Abraham qui, par sa méfiance envers Abimélek et son mensonge (il fait passer sa femme pour sa sœur), a failli faire plonger la ville de Guézar dans le désastre. En Gn 21, 8-11, par faiblesse face à Sara, il ne s'oppose pas au renvoi de Hagar et d'Ismaël. En Gn 21, 22-24, discrédité auprès d'Abimélek, il se laisse imposer un contrat de vassalité. Enfin, en Gn 22, 1-14 [notre texte], Abraham consent à sacrifier son fils !

Devant cet arrière-fond, ce personnage émerge, non pas comme un héros, mais comme un être faible, prêt à livrer, sans aucun souci, ses femmes et ses enfants ; et lorsqu'il n'est pas démasqué comme menteur, il est soupçonné de l'être. Bref, il apparaît comme un homme à qui il est impossible de faire confiance. (On rappellera, à titre de contraste, avec quelle force Jacob défend ses femmes, ses enfants et tous ses biens face à Laban en Gn 31, 36-44).

Ce contexte n'est pas difficile à décoder pour un lecteur antique : après s'être permis de délaisser son épouse, sa deuxième femme et son premier enfant, qu'Abraham ne s'étonne pas d'être confronté à sacrifier son fils profondément aimé. [Notre exégète nomme ce passage : *l'abandon d' Isaac*.]

Il n'était pas possible, après toutes ces manifestations de faiblesse de considérer un tel personnage comme « le père » d'une famille de nations. Or, l'ultime épreuve commence mal : Abraham capitule face à la demande divine et consent à l'abandon d'Isaac. Pire, il ment à ses serviteurs (v.5, sauté par la liturgie!) et à son fils (v.8, sauté aussi). Or, c'est là que l'humiliation devient délivrance : sa faiblesse est « lue » comme un acte de foi !

Mieux, la tradition chrétienne fera de son geste, une parole prophétique : il annonce un autre sacrifice dont l'issue sera salvatrice pour les humains, et glorieuse pour le « fils », comme le laisse entendre un autre évènement, placé lui aussi sur une haute montagne [la transfiguration] !

Mais finalement, ce qui fait de ce récit un joyau, c'est qu'il porte une bonne nouvelle : Dans cet ultime « abandon » (celui de son fils), le plus radical de tous, Abraham montre de façon paradoxale, non pas ce qu'est « la crainte de Dieu » (un amour respectueux mais libre, qui lui aurait fait refuser de sacrifier son fils), mais que cette « crainte », mal comprise (elle est une peur de Dieu qui révèle la faiblesse du patriarche), contient quelque part un germe d'authentique respect qui habite Abraham, qui fait partie de lui-même et lui permet de revenir ou de rester en grâce devant Dieu. Sous sa « peur de Dieu », se cachait en fait un embryon d'amour et de confiance que Dieu fait émerger en lui ! Tel est le contenu paradoxal de ce texte, écrit Albert de Pury.

Ce récit, vu sa teneur théologique (à lire bien au-delà du niveau fondamentaliste) est assurément un fruit tardif (récent pour nous !) placé ici par les rédacteurs. Il n'en jouera pas moins un rôle absolument central pour l'interprétation juive qui le nomme « la ligature d'Isaac », comme dans celle du christianisme et de l'islam : N'oublions pas que déjà dans le 2^e livre des Chroniques, le pays de Moriah est identifié au Mont du Temple, à Jérusalem, dont nous connaissons l'enjeu pour l'Islam !

Evangile selon saint Marc (9, 2-10) En ce temps-là, Jésus prit avec lui Pierre, Jacques et Jean, et les emmena, eux seuls, à l'écart sur une haute montagne. Et il fut transfiguré devant eux. Ses vêtements devinrent resplendissants, d'une blancheur telle que personne sur terre ne peut obtenir une blancheur pareille. Élie leur apparut avec Moïse, et tous deux s'entretenaient avec Jésus. Pierre alors prend la parole et dit à Jésus : « Rabbi, il est bon que nous soyons ici ! Dressons donc trois tentes : une pour toi, une pour Moïse, et une pour Élie. » De fait, Pierre ne savait que dire, tant leur frayeur était grande. Survint une nuée qui les couvrit de son ombre, et de la nuée une voix se fit entendre : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé : écoutez-le ! » Soudain, regardant tout autour, ils ne virent plus que Jésus seul avec eux. Ils descendirent de la montagne, et Jésus leur ordonna de ne raconter à personne ce qu'ils avaient vu, avant que le Fils de l'homme soit ressuscité d'entre les morts. Et ils restèrent fermement attachés à cette parole, tout en se demandant entre eux ce que voulait dire : « ressusciter d'entre les morts ».

Traditionnellement, le 2^e dimanche de Carême est celui de la Transfiguration, qui est la transcription du mot latin *transfiguratio* qui veut traduire le grec *metamorphosis* (qui a donné « métamorphose » = changement d'aspect). C'est, pour les synoptiques, (Jn ne parle pas de cet évènement), un moment-clef dans le ministère de Jésus, comme l'a été son baptême. Le texte primitif, dont Lc est le plus proche, disait que les disciples avaient assisté à un phénomène surnaturel, alors que Jésus était en prière. Concrètement, écrivent les P. Benoît et Boismard, cela veut dire que les disciples ont assisté à une expérience mystique ineffable de Jésus, traduite comme la révélation de ce qui allait lui arriver. Cette scène se situe dans la même perspective de son baptême qui a été lu comme lieu de révélation de son identité. Ici, Jésus est identifié au « Serviteur de Yahvé », celui que Dieu a choisi pour délivrer son peuple, et cette délivrance se réalisera par le passage par la mort. Cela explique que, dans les documents primitifs qui ont servi de bibliothèque aux évangélistes, ce récit était immédiatement suivi par l'annonce de Jésus aux disciples de sa passion (souffrances et mort futures). Cette mort est ici nommée *exode*, terme repris à Sagesse 3,2.

Dans le texte primitif, on parlait de « Pierre et de ses compagnons ». Cela nous permet de constater les changements opérés ensuite par la tradition évangélique : les compagnons devinrent Jacques et Jean. Ce trio sera largement utilisé ... on le retrouvera à Gethsémani (Mc 14,33) !

Le changement d'aspect, a été lu comme l'évocation de l'état du Christ après sa résurrection glorieuse car la couleur des vêtements symbolise l'appartenance à la sphère divine. Ces traits sont typiques des apocalypses juives. Ex. : « Ils [les justes] seront comme des étoiles, ils seront transformés de beauté en magnificence, de lumière en splendeur de gloire. » (Apocalypse de Baruk)

Dans les trois synoptiques, cette scène se situe au centre de leur livre. Cette place est un enseignement par lui-même, écrit Michel Hubaut. Chez Mc, nous sommes à un tournant du ministère public de Jésus : le temps de l'enthousiasme populaire est terminé. Jésus va se consacrer dès lors à la formation de ses disciples. Il les dérouta en leur annonçant sa passion. Aussi tandis qu'ils montent à Jérusalem, Jésus va tenter de leur faire comprendre que s'il sait qu'il marche vers la mort, il marche aussi vers la Vie et la Gloire. Voilà le sens que Mc donne à ce récit. La Transfiguration est pour lui une annonce anticipée de l'issue finale du chemin que Jésus prend : il ne débouche pas sur un échec.

Ce récit nous apprend aussi que la mort inéluctable de l'être humain n'aboutit pas sur le néant, mais sur une transfiguration de tout son être, et que notre future gloire est déjà présente dans notre humanité.

Mc ouvre son texte par une notation chronologique précise (*Six jours après*, remplacée par « En ce temps-là » dans la traduction liturgique). Comme cela est rare chez lui, nous devons nous demander ce qu'il veut ici suggérer. Plusieurs allusions se superposent. Celle à un épisode-clé de l'Exode où pendant six jours, la nuée recouvrit le Sinaï, et où, le septième Dieu appela Moïse. Manière pour Mc de montrer que Jésus est bien le nouveau Moïse, libérateur de son peuple.

Mais par cette notation, Mc fait allusion à la grande Fête des Tentés, célébrée six jours après le Yom Kippour (fête des Expiations).

.../... C'était aussi une fête messianique : elle ravivait l'espérance juive en l'avènement final du Messie par lequel Dieu viendrait planter définitivement sa Tente parmi son peuple, c.à.d. y établir un règne définitif.

Inutile enfin de chercher où est la haute montagne en question. Les évangélistes gardent ici leur réserve. Sans doute parce que, plus qu'un lieu géographique, la montagne (qui s'élève vers le ciel) est traditionnellement le lieu symbolique de la rencontre avec Dieu ou avec le divin. On retrouve cette symbolique dans toutes les cultures.

Réflexion...

Les rites de l'Eucharistie ont été institués très tôt comme loi du groupe qui se rassemble pour le culte, afin d'éviter tout dérapage « affectif » individuel. Pour cela le Missel Romain (1970) issu du Concile Vatican est le « code » de référence. Il remplace l'ancien, promulgué en 1570 par Pie V. Il donne la norme. Au sujet des gestes et attitudes du corps, le M.R. (Missel Romain) dit : « *les attitudes communes que tous les participants doivent observer sont un signe de la communauté et de l'unité de l'assemblée... Le but des rites est que tous les fidèles qui se réunissent réalisent une communion.* »

Une des déviations les plus marquantes, devenue « obligatoire » par l'usage qui en est fait depuis quelques décennies, se situe au niveau de la procession de communion. Elle a été dénaturée : on parlera alors de « déprogrammation symbolique ». Seuls ceux qui peuvent communier devraient s'avancer, les autres restant à leur place. Il fut un temps (révolu) où la frustration faisait partie de l'éducation : elle suscitait le désir, contribuait à le « creuser ». Avec la montée de l'immédiateté, les enfants ont commencé à pleurer car ils voulaient aussi prendre ce que les adultes venaient chercher. Certains ministres, ont alors inventé un geste compensatoire : on leur donnera une bénédiction. Ce rite liturgique, placé à la fin de l'eucharistie, juste avant l'envoi, a été déplacé ici, à l'origine pour les enfants. On leur a demandé de croiser les bras sur la poitrine... un nouveau « rite » était créé, créant une confusion inconsciente entre communion et bénédiction. Le sens de la communion en a été profondément altéré au point que certains disent (lors d'émissions catholiques) ou écrivent (des ministres ordonnés) que « *La marche des fidèles vers l'autel symbolise le déplacement spirituel vers Dieu.* » : Voyez la déprogrammation symbolique : On ne vient plus en procession pour recevoir l'hostie, ... on marche vers l'autel ! Puis, certains divorcés remariés, se sont associés aux enfants et viennent maintenant réclamer la bénédiction compensatrice ! Plus encore, pour les non-croyants, on vient d'inventer un nouveau geste : serrer la main de qui donne la communion ! Voilà un exemple qui atteste du dérapage affectif qui appauvrit et fait perdre le sens d'un rite !

Homélie pour le 2^o dimanche de Carême (le 25 à 9h30 à St André de Roquelongue)

Le texte de la Transfiguration nous plonge au cœur du mystère de Jésus. Ceci est voulu par l'évangéliste qui place dans son récit « une voix » qui le déclare « Fils bien-aimé », comme au jour de son baptême. Et à la fin, il nous renvoie à sa résurrection qui sera le point d'orgue de son parcours humain. On notera que ce texte est à la fois au centre de l'évangile de Marc, au cœur de la mission de Jésus, et du message de la foi chrétienne. C'est dire son importance ! Mais n'essayons pas d'imaginer la scène car elle est avant tout le compte rendu d'une longue méditation qui eut lieu après la Pâque de Jésus, et d'un travail littéraire approfondi, qui place ce passage dans la catégorie des messages de révélation.

Dès le départ, l'évangéliste pose deux indices pour nous éviter de nous égarer dans des spéculations dignes de journalistes. La scène est ainsi placée « sur une haute montagne » que Marc prend soin de ne pas nommer. Pourquoi ? Parce que cette expression, précédée par celle de « six jours après » (occultée par la traduction officielle), sont comme deux panneaux de signalisation, pour nous éviter de tomber dans le piège d'une lecture fondamentaliste (ça s'est passé comme c'est écrit). Cette scène est une composition théologique pour consolider la foi des chrétiens de l'époque de Marc. Pour l'écrire, le rédacteur s'est inspiré d'un passage du livre de l'Exode où il est dit qu'après six jours, sur la haute montagne du Sinaï a eu lieu la rencontre de Dieu avec Moïse, qui en ressorti avec le visage transfiguré par la gloire divine.

On peut donc historiquement douter de cette scène, sans pour autant manquer de foi. L'important est ailleurs : dans la façon dont elle a été écrite. Elle nous conduit à deviner les transformations qui se sont opérées chez les disciples de Jésus, durant les années qui ont suivi sa résurrection qui a mis *du temps à être comprise*. Il leur a fallu commencer à prendre du recul, *de la hauteur*, quant à la vie de leur Maître, au sens de sa mission et de son message, pour découvrir sa véritable identité. Les premiers disciples ont été amenés à découvrir petit à petit que Jésus est le « lieu » où le ciel rencontre la terre, où le divin se joint à l'humain ; qu'il est aussi le prophète dont Moïse avait annoncé la venue et invité à écouter les paroles ; qu'il était enfin *le Fils* de Dieu, dont la destinée sera aussi la leur, comme la nôtre.

Pendant des années, ils avaient entendu des textes de la Loi attribués à *Moïse*. Ils connaissaient aussi les récits des prophètes dont on disait qu'*Elie* était le prototype. Or, toutes les Ecritures, lues à la lumière de la Résurrection prenaient un nouveau sens. Ils ont pu ainsi faire le rapprochement entre l'enseignement de la tradition juive et saisir la nouveauté des paroles de Jésus qu'ils se remémoraient lors de leurs assemblées. A la lumière de Pâques, tout devient aussi clair qu'un beau drap de lin *éblouissant de blancheur* sortant des mains qui viennent de le tisser. Ils commencèrent à *prendre la parole*, mais leurs premiers discours n'allaient pas encore bien loin.

En contemplant le mystère du Ressuscité au cours de longues méditations, les disciples commençaient à deviner quelle lumière habitait leur Maître. Mais « *une nuée les couvrait de son ombre* ». Ils avaient encore du chemin à faire, celui de *la descente* dans les lieux ordinaires, du retour dans la plaine de la vie humaine, avant qu'un jour leurs yeux s'ouvrent et qu'ils le reconnaissent comme le Fils de Dieu, Le Messie annoncé, le Prophète envoyé, le Sauveur du monde : la foi avait atteint son sommet, son apogée ! Elle n'était pas à garder dans des lieux, dans des *tentes*. Elle devait se propager, tel un feu sous le souffle du vent, sous le souffle de l'Esprit.

Ce chemin de foi des premiers disciples est aussi le nôtre. Depuis le jour de Pâques, la lumière de Dieu repousse la grisaille des jours ; elle illumine les existences les plus terre-à-terre ; elle nous guide et nous éclaire à chaque pas, que nous cheminions dans les plaines ou que nous gravissions des sommets. Depuis le jour de Pâques, la montagne sainte est enfouie au plus profond des cœurs, Jésus demeure avec nous caché au plus profond de nos entrailles et son Esprit transfigure toute notre existence humaine, d'un travail de transformation toujours inachevé. Ne nous hâtons donc pas de dire que la Révélation s'opère en Jésus seulement. En réalité le Ressuscité n'a cessé de faire apparaître le travail de Dieu au cœur de l'humanité.

Il est bien vrai que notre vie est comme écartelée entre des contraires. Nous connaissons des moments de joie et des moments de chagrin ou de deuil, nous vivons entre des échecs et des succès ; nous faisons l'expérience de vrais amours ou de vraies amitiés mais nous vivons aussi des conflits et nous subissons des trahisons qui font mal. Nous vivons des périodes de guerre ou d'injustice avant de connaître des périodes d'apaisement et de victoire. Nous avançons cahin-caha entre le péché et la grâce : depuis la naissance jusqu'à la mort nous sommes ballotés entre des extrêmes. Mais le feu de la foi, ravive sans cesse nos cendres.

Laissons-la nous transformer, transfigurer nos existences en gestes de fraternité. Laissons-la modifier notre regard. Car la foi est un chemin jamais terminé, parfois clair parfois sombre, mais il nous faut avancer grâce à elle, les yeux fixés sur l'horizon que nous révèle la Transfiguration !